

JULIEN GREEN

VILLES

(Journal de voyage 1920-1984)



LITTERATURE

EDITIONS DE LA DIFFERENCE / BIRR

Aux Editions de la Différence :

Marie-Claire Bancquart
Images littéraires du Paris « fin de siècle »

Jacques Bellefroid
Les Etoiles filantes

Jorge Luis Borges
Rose et bleu

Alain Bosquet
La Poésie française depuis 1950

Michel Butor
Naufragés de l'Arche
Vieira da Silva
Brassée d'avril
Herbier lunaire
Improvisations sur Flaubert

Hervé Carn
L'Ordinaire de la nuit

René de Ceccatty/Ryôji Nakamura
Mille ans de littérature japonaise

Malcolm de Chazal
La Vie derrière les choses

Leonor Fini
Mourmour
L'Oneiopompe

Georges Henein
La Force de saluer

Ted Hughes
Corbeau

Youssef Ishaghpour
Visconti, le sens et l'image

Henry James
Retour à Florence
La Source sacrée

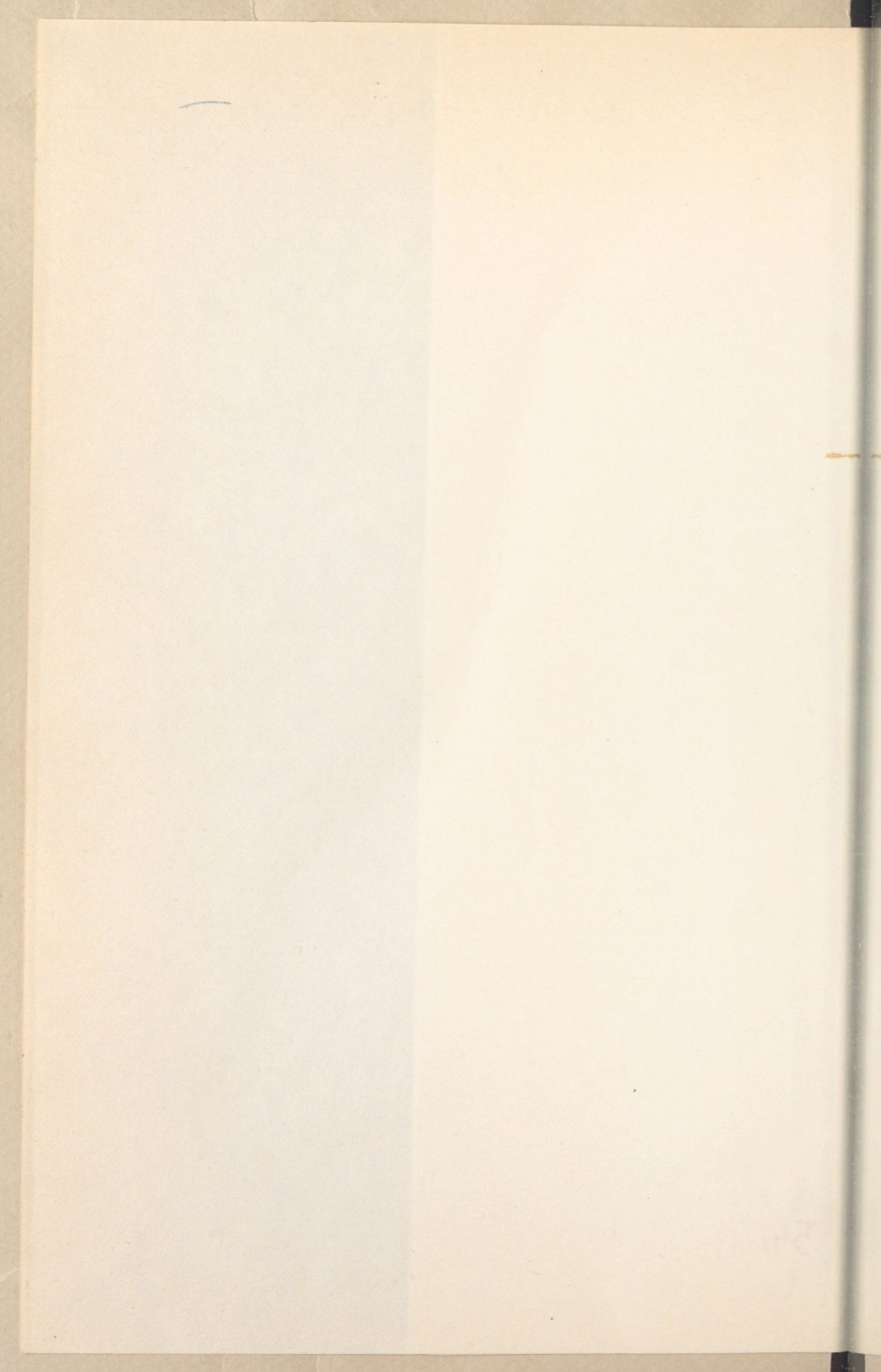
Eric Jourdan
Les Mauvais anges

Jack Kerouac
L'Ecrit de l'Eternité d'or



VILLES

54011



2

84

1-2

VILLES

VILLES

avec 47 plans de l'auteur

prof
P. B. ...
2 ...

31

8°2
59011
(2)

ELLIV

01-8-8-152-10
JULIEN GREEN ¹
de l'Académie française

VILLES ²

avec 47 photos de l'auteur



ISSN 0765-5630

LITTÉRATURE

LA DIFFÉRENCE/FRÉDÉRIC BIRR

DL-6-6-1985-15267

JULIEN GREEN

de l'Académie française

VILLES

avec 47 photos de l'auteur



LITTÉRATURE

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Avant-propos

De mes carnets de voyage j'ai tiré ces portraits de villes. J'ai omis Paris et Berlin. La raison en est que j'ai donné dans un *Paris* beaucoup de pages écrites à toutes les époques de ma vie sur la ville où je suis né et quant à Berlin, ce sera à son tour un autre livre. Et puis, bien sûr, j'ai dû choisir et il y a toujours une part de hasard dans un choix. Je ne pouvais pas non plus mettre toute l'Italie ! D'autres villes ont disparu, car en 1940, alors que j'allais quitter l'Europe et regagner mon pays pour cinq ans, j'ai brûlé un journal de voyage. On m'avait donné ce mauvais conseil. Il y avait notamment dans ces pages mes voyages en Bohême, en Hongrie, en Saxe...

Je n'allais pas décrire par le menu tout ce que j'ai vu, ce sont surtout les impressions ou les sentiments d'un jour. On m'en saura gré comme on remercie intérieurement un homme qui fait un discours de ne pas être long.

Toutes les villes qui sont ici sont donc « mes » villes : je l'entends comme étant les villes telles que je les ai découvertes et qu'elles sont restées pour moi. D'autres les verront selon leur humeur ; car c'est un des charmes de notre terre d'offrir à chacun de nous ce que son cœur cherche obscurément.

J'ai toujours été passionné de photos. Les premières que j'ai gardées, je les ai faites en Amérique en 1920. Plus tard, j'eus des périodes où je voulais fixer une image de tout ce qui faisait ma vie ; chez moi, j'installais des échelles pour prendre des vues plongeantes

de mes appartements successifs, avenue Wilson, rue Cortambert, avenue La Bourdonnais. Je gardais aussi le souvenir d'êtres qui m'avaient captivé ou séduit. J'avais une chambre noire, je tirais mes photos moi-même. En 1940, lorsque je dus regagner l'Amérique, la guerre emporta cette mémoire de carton et de papier et je n'en ai retrouvé à mon retour que des fragments, deux ou trois albums, dont les photos de ma chambre à l'Université, des vues du Trocadéro en démolition, des statues...

Puis, au cours de voyages, j'ai voulu de nouveau arrêter des moments de bonheur. Ce que nous offrent en général les cartes postales est banal, ce que nos proches voient ne ressemble pas au monde de notre œil. J'ai donc emprunté parfois un de ses appareils à mon fils adoptif. Quelquefois je n'ai pris qu'une seule image de toute une ville, mais je regrette de n'avoir pas eu avec moi mon appareil à Constantinople et à Chiraz.

La première photo qui accompagne ce journal de voyage date de 1920 comme je l'ai dit, c'est celle d'un merveilleux vieux noir qui avait été l'esclave de mon grand-père et libéré par lui. Je n'ai jamais oublié son accueil. La dernière fut prise à Hambourg à mon tout dernier voyage. En les passant toutes en revue, je remarque l'importance pour moi du ciel et des heures entre chien et loup. Ce sont des constantes, il y en a sûrement d'autres. A ceux qui les regardent de voir... *prendre* des photos, c'est peut-être avoir le monde à l'œil, mais c'est surtout une façon supplémentaire de l'aimer.

La géographie du rêve

En regardant longuement certains paysages, il m'arrive de faire surgir quelque part au fond de ma mémoire des souvenirs qui me viennent je ne sais d'où. Ce pouvoir, je l'ai toujours eu. Il a enchanté mon enfance. Quelque chose, mais très peu, en est passé dans mes livres. Ce sont des souvenirs qui sont au-delà des vrais souvenirs, ceux qu'on situe, ceux qu'on date, mais comment exprimer quelque chose d'aussi secret ? Plus on en parle, plus le mystère augmente ... Ces jours-ci, j'ai fait mentalement une liste de tous les endroits que j'ai connus, où ces souvenirs s'éveillent. Par exemple, le charmant jardin en friche, derrière Saint-Julien le Pauvre, ou la salle du musée de Bruxelles d'où l'on a une vue sur des toits gris et noirs. Je n'ai jamais parlé de cela à personne. Quand j'étais enfant, j'écoutais ma sœur me jouer des pages de Schumann, et il y en avait une dont le titre me plaisait presque autant que la musique : *Des pays lointains* ... Plus tard, j'inventai une espèce de géographie des pays lointains. L'Orient n'y figurait pas, mais Edimbourg, Anvers, la Frise y étaient à l'honneur. Tout dernièrement, en regardant une carte française des Etats-Unis, mes yeux se sont arrêtés sur les monts des Cascades et, pendant l'espace d'une ou deux secondes, j'ai éprouvé l'émotion d'autrefois, l'absurde et délicieuse nostalgie des pays lointains. On me croirait difficilement si je disais l'empire de cette idée enfantine sur toute une partie de ma jeunesse. Il est certain que l'habitude de situer le bonheur dans les pays lointains me gouverna jusqu'aux

abords de la seizième année. Je ne me dépêtrais pas de mon enfance ; la vie réelle m'inspirait une défiance profonde et je n'aimais le monde que là où il coïncidait avec mes extravagantes conceptions. Et derrière toutes les idées que je me suis faites de la mort, il y a celle-ci, qui est un reste d'enfance, c'est qu'en définitive la mort est le plus beau de tous les pays lointains.

ANVERS

Je sortais d'un cinéma d'actualités, à Anvers. Sans transition, je venais de voir bombarder une ville ouverte, courir une automobile en forme d'obus, applaudir un public japonais à l'assassinat en champ clos d'un lièvre par un faucon, planter le drapeau d'un parti politique dans un champ de glace aussi infertile qu'il me parut symbolique, et j'étais profondément convaincu que nous étions plus forts que nos ancêtres, que nous allions plus vite et plus loin, et que nous savions mieux tuer, mais je ne tirais aucun plaisir de cette certitude ; je crois même que j'avais honte. Vue et écoutée par les oreilles du monde, notre époque se montrait à moi sous un aspect qui m'indignait. Dans cet état d'esprit je me mis à la recherche d'un restaurant, car il était huit heures.

Le désir de m'évader de ce monde, ne fût-ce que pour une heure, était si fort en moi, que je ne pris pas garde au restaurant dans lequel je pénétrai. Je traversai d'abord un café pareil à tous les cafés d'Europe, puis je me trompai comme il m'arrive trop souvent, et m'égarai dans les cuisines. Instruit de mon erreur et remis dans la bonne voie, je pris place un instant plus tard dans une petite salle déserte. C'est alors que je commençai à me frotter les yeux

A quel hasard devais-je de me trouver là ? Mais le hasard n'existe pas et j'étais dans cet endroit féérique parce que, à force d'y rêver, j'avais fini par le découvrir. J'étais donc assis à l'intérieur d'un gros diamant. Ce songe absurde et ravissant se réalisait au cœur d'une

grande ville commerçante, à deux pas de l'avenue de Keyser où le fracas des machines perforatrices se mêlait au grondement de trams démodés.

Ayant commandé n'importe quoi pour éloigner le garçon, j'examinai la petite pièce encore déserte et silencieuse où l'art de 1900 avait dessiné ses arabesques les plus aventureuses. Au-dessus du reps grenat des banquettes généreusement semées de pivoinés bleu de Prusse, brillaient les parois de glace sur lesquelles courait un extravagant lacis vert d'eau qui emprisonnait dans l'agitation de ses courbes des fragments circulaires ou ovales du même cabinet vu par réflexion. Ces figures géométriques s'inscrivaient tant de fois les unes dans les autres que l'œil se fatiguait à les suivre alors qu'elles invitaient l'esprit à de longues promenades dans l'imaginaire. De l'endroit où j'étais assis, en effet, sous un large bouquet d'aveuglantes ampoules, je voyais une sorte de tunnel de verre dans lequel la lumière s'engouffrait comme un express.

Un second cabinet s'ouvrait à ma droite qui présentait un spectacle plus singulier peut-être, car au lieu de l'étincelante abîme et des cascades électriques que proposait le premier, la vue ne rencontrait ici que le reflet multiplié de tables vides sur lesquelles veillait, comme un berger sur ses bêtes, un austère portemanteau de chêne ciré, mais les miroirs à pans coupés faisaient de cet endroit exigü un fascinant labyrinthe dont je m'efforçai en vain de tracer le plan, et m'égarai bientôt dans ces pièces innombrables qui s'interceptaient à l'envi et semblaient glisser dans des directions opposées pour se télescoper enfin dans une savante confusion d'arêtes lumineuses et de surfaces éblouissantes.

Par un futile souci de logique, je résolus de prendre le portemanteau comme point de repère et de me guider sur lui, mais avec une malice ingénieuse et le désir évident de fausser tous mes calculs, il ne se trouvait jamais là où mes yeux s'attendaient à le voir. Tantôt je découvrais près d'une porte le délicat enchevêtrement de ses S de bois, tantôt cet objet banal et pervers me considérait avec ironie d'entre les tables, ou bien il se présentait à moi en groupes de six ou de huit, simulant un petit bosquet sans grâce et sans ombre. Parfois encore, il disparaissait tout à fait et je le retrouvais très loin, à plusieurs journées de marche, dans une solitude de givre et d'irisations.

Lorsque j'eus renoncé à comprendre ces mystérieuses fantaisies, je

goûtai aussitôt le plaisir qu'elle avaient de m'offrir. J'acceptai de ne plus croire aux lois de la perspective et de leur préférer, pour un moment, les insondables caprices du kaléidoscope. Ici, laisser le regard aller de l'avant, c'était s'aventurer dans les profondeurs d'une région inexplorée, où les plans se coupaient dans des jaillissements d'étincelles, où les lignes parallèles se rejoignaient, comme les mathématiciens nous affirment que cela se passe au sein de l'infini. Dans cette anarchie géométrique, je distinguai cependant les éléments d'un ordre insolite obéissant au désir de plaire et d'étonner. J'étais une mouche prise dans une toile d'araignée aux fils de cristal, et si je m'inclinai un peu plus à gauche, je me trouvais dans un incendie d'azur et pouvais croire que, moi aussi, je savais me cacher dans la lumière ; et si je me tenais droit comme tout à l'heure, j'apercevais plusieurs dizaines de portemanteaux qui surveillaient ce client bizarre. Enfin, comme je levais les yeux du menu sur lequel j'essayais de fixer à la plume quelques aspects du magique décor, je vis sortir des murs vingt hommes habillés de noir qui se réduisirent en un seul pour poser devant moi une assiette pleine de soupe.

La nuit venue, magnifique promenade jusqu'à Keistraat, derrière la Sank Pauluskerk. Des rues tortueuses, pavées de grosses pierres, la flèche de la cathédrale jaillissant tout-à-coup dans un ciel noir, le Steen apparu dans une lumière éclatante, les rangées de hautes maisons à pignons. Au bord d'une avenue, le débardeur de Constantin Meunier, coiffé d'un sac dont le bord frôle l'arcade sourcilière, le poing sur la hanche, la taille cambrée, personnage d'une élégance de prince...

On m'avait tant vanté le zoo d'Anvers, que j'y allai un après-midi. Profonde tristesse de voir ces animaux enfermés. C'est peut-être un de nos plus grands péchés que de mettre derrière des barreaux une antilope ou un aigle, mais nous sommes tous tellement barbares que nous ne nous en apercevons même pas. Deux corbeaux du Congo, gras et lisses, luisants comme des bottes qu'on vient de cirer. Des zèbres bruns à rayures noires ; leurs fesses ressemblent à de magnifiques agates. Un immense condor la tête encapuchonnée dans une sorte de bonnet de laine blanche et les ailes noires et ployées, immobile, sauf le bout des ailes qui bouge imperceptiblement, des ailes d'une grandeur effrayante, faites pour brasser l'air à des hauteurs fabuleuses. Il se tient comme un homme dont on prendrait

les mesures pour un costume. L'ours polaire et son dandinement sinistre, la tête allant et venant sans jamais s'arrêter, et, sans que ce mouvement s'interrompe, la gueule s'ouvrant parfois, faisant voir dans un grand baillement une langue d'un mauve sale. Au bout de quelques minutes je suis parti. Je hais les zoos presque à l'égal des camps de concentration auxquels, du reste, ils ressemblent fort.

La place de Coninc, la nuit. Au milieu, le tintamarre d'une fête foraine. Une piste sur laquelle se bousculent d'affreuses petites automobiles dans lesquelles ont pris place des garçons et des filles à têtes de brutes, mais aussi, quelquefois, à têtes de Memling, avec des yeux d'un bleu de brume et tirés vers les tempes. Il s'amuse gaiement, se lancent les uns contre les autres comme de petits taureaux, leurs cheveux frisés cascasant sur de petits fronts butés.

Eric veut absolument que je vois Middelheim, le musée des sculptures et, par une après-midi verte et grise de printemps, nous sommes seuls dans ce jardin de statues. Je marche sous les arbres et sur les pelouses avec le sentiment d'être vraiment chez quelqu'un. Je crois n'avoir jamais eu la sensation d'un monde habité par le génie comme pendant cette promenade où les sculptures sont placées avec naturel là où l'œil les attend, la *mante religieuse* de Germaine Richier près d'un buis taillé semblant mort, le *Pégase* de Carl Milles s'envolant au milieu d'une clairière, et prenant les marronniers à témoin de sa danse orgiaque, la *vierge folle* de Wouters. Plus loin le *Prophète* de Gargallo crie dans une trouée que le soleil vient de faire dans le ciel gris le même avertissement à notre monde sans âme que l'*Orphée* de Zadkine, mais des femmes enceintes discutent avec indifférence dans une prairie, ventre à ventre, et ce n'est que près d'elles que l'on s'aperçoit que ce sont des bronzes, et non des promeneuses s'abritant à l'ombre d'un allée, car il s'est mis doucement à pleuvoir. Les statues luisent, nous nous réfugions dans le petit musée où comme un symbole nous attend l'immense jeu d'échecs de Gentils où pourraient jouer non des hommes, mais les êtres qui hantent au dehors certains coins du parc, comme ces *Dames* de Bodini fuyant un Hiroshima intérieur, ou le *Roi et la Reine* de Moore échappés au jeu lui-même avec leurs figures abstraites et cependant vivantes. Le soleil revient et une voiture nous mène à l'autre bout de la ville, au milieu des écluses. Après des détours sans

nombre, pour nous remettre des kilomètres que nous venons de faire sur les pelouses, une tasse de thé serait la bienvenue. Enfin nous voici dans un hôtel pour Jules Verne, le *Nautilus*. Les murs sont en verre comme dans le sous-marin célèbre, mais ce ne sont pas des poissons qui défilent sans cesse sous nos yeux, ce sont des péniches et toutes sortes de bateaux. Au loin de longues cheminées dont le bout parait en feu. La nuit, me dit Eric, on imagine des torches géantes à la porte du palais de Teglal-Phalazar.



ALCALA DE HENARES

C'est là qu'est née Catherine d'Aragon, seule femme légitime de Barbe-Bleue, j'ai nommé Henry VIII. Mère de Mary Tudor, cette ascendance explique l'amour fou de cette dernière pour son mari espagnol, le futur Philippe II. Quand ils durent se séparer à la mort de Charles Quint, la reine fut inconsolable, mais à ce moment-là elle ne savait pas encore que pour rester roi d'Angleterre, elle une fois morte, Philippe méditait de se remarier avec sa belle-sœur Elisabeth. Celle-ci déclina l'offre.

C'est dans l'hostellerie des Etudiants que Cervantès a situé l'histoire du licencié de verre avec lequel je me sens des affinités dans la vie courante. Partout des collèges aussi beaux qu'à Salamanque, mais plus souriants. Plus de gaieté et plus de jeunesse dans les patios qui sont de vrais jardins et non seulement un parterre de gazon comme le cloître des Escuelas Menores de Salamanque où certains Quadrangles de Cambridge. Inconsciemment, la beauté du décor agit sur l'esprit de l'étudiant et favorise avec le goût du savoir l'épanouissement de l'être intérieur. Ce qu'il voit autour de lui, il le retrouve d'une autre façon dans les livres. Tant d'idées ont voyagé entre ces murs que le plus paresseux finit par en absorber quelque chose. Dans *Pablo de Ségovie*, Quevedo s'est moqué des mœurs grossières et de l'ignorance des étudiants d'Alcala, ce qui ne l'avait empêché d'être un des plus brillants bacheliers d'Espagne, ni de

passer par la suite quatre ans dans le fond d'une forteresse d'où nous parviennent encore ses cris :

Tout est prison dans notre monde,
Tout est prison et peine
Notre argent se trouve en prison
Dans la bourse qui le referme...

... La mer a pour prison la rive,
Et tout en haut le firmament
Pour le ciel qui nous environne
Est une prison de cristal.

A la porte de l'université, on nous fait difficulté pour nous laisser entrer, mais un prêtre qui se trouvait là par hasard, nous entendant parler français, s'offre aussitôt à nous montrer tout ce que nous voulons voir. Toutes les portes s'ouvrent. La cour de l'université avec ses trois étages est très italianisante et les petits obélisques qui surmontent la dernière galerie donnent au toit un légèreté toscane. Dans une des cours, deux cyprès, en plein soleil, ont l'air d'un morceau de nuit emprisonné là et on s'attendrait au chant d'un rossignol, car le soleil est si fort qu'il découpe les ombres avec la même mystérieuse intensité qu'une pleine lune. La tombe du cardinal Ximénès, dans l'église, est digne d'un roi. Pendant la guerre civile, la nef servit d'hôpital, car les Rouges tenaient Madrid et toute la région. « J'en sais quelque chose, dit notre guide, j'y étais, j'étais communiste. Depuis je suis devenu curé ! On laissait s'échapper des prisonniers, car on n'est jamais d'un seul bloc... » L'église a souffert des bombardements, mais là comme partout d'habiles restaurations ont fait disparaître bien des blessures. « Des moules », nous dit notre aimable curé en nous montrant les moulures des voûtes.

Dans la ville, des portes magnifiques qui durent s'ouvrir sur des collèges, mais d'une de ces portes sortent des jeeps militaires... Les patios sont devenus des cours de casernes.

ARC-ET-SENANS

Le début de ce siècle a été bien coupable ; je n'en veux pour preuve que l'histoire des Salines de Chaux. On traverse la forêt de la Belle au bois dormant, car il s'agit de cela. Les bâtiments étaient en ruine, on en avait fait sauter une partie à la dynamite, on se servait des pierres comme d'une carrière, et une des merveilles de la France allait bientôt devenir un nom dans un livre d'architecture et peut-être un lieu-dit sur les cartes. Ce qu'on a pu sauver témoigne désormais du génie de Ledoux, ce visionnaire dont peu à peu on a massacré les chefs-d'œuvre, à Paris d'abord, pour finir par la honteuse reconstruction du théâtre de Besançon, conçu comme un œil et une oreille et qu'un incendie trop bien venu a fait remplacer par une de ces horreurs à la mode.

A Arc-et-Senans, il avait imaginé et prévu une ville à la Proudhon, un microcosme de société se suffisant à lui-même ; tout était prévu, le travail et les loisirs, et, comme il s'agissait d'exploiter les eaux chargées de sel, la décoration est faite seulement de stalactites et d'eaux pétrifiées. Ledoux inventa une nouvelle colonne dont le fût est coupé de blocs carrés, ce qui fait songer à la Grèce d'Hölderlin, un pays n'existant que dans la tête d'un créateur. L'ensemble est grandiose, mais, comme tout rêve, cette cité idéale est restée inachevée.

La ville devait être de forme circulaire avec pour centre les salines

elles-mêmes : deux bâtiments du sel et la maison du directeur. Passée l'entrée monumentale s'ouvrant sur un décor de rochers, on est saisi par l'image qu'éveillent en vous ces bâtiments déserts, comme s'il fallait ce vide pour nous faire voir ce qu'aurait pu devenir le songe de l'architecte.

BERNE

Arriver ici vers la chute du jour, c'est le bon moment. Se glisser dans une ville inconnue à l'heure où la lumière hésite et s'adoucit, pas tout à fait entre chien et loup, mais un peu avant, il y a là une joie secrète : je ne sais ce que j'espère, mais j'espère beaucoup...

Après dîner, promenade dans une longue et belle rue, sans doute une des plus curieuses du monde, avec ses vieilles maisons dont les rez-de-chaussée avancent un peu comme les racines de chênes très anciens, et dont les toits ont des profils de chapeaux ; et cette rue est si longue qu'elle ressemble à celles qu'on parcourt en rêve et qui ne finissent pas. Au milieu de la chaussée, de distance en distance, des fontaines à personnages Renaissance. Décor inutilisable dans un roman : trop beau. Il faudrait être Hugo ou Hawthorne.

Ce matin, flâné autour de la cathédrale. Jour de marché. Fruits, légumes, fromages, charcuterie, il y a ici une surabondance de ce qui manque si cruellement à d'autres régions du monde. Cela n'a pas l'air vrai tant il y en a. On a l'impression que ce qui est vrai, ce qui est sérieux, c'est la misère et que le bonheur qu'on voit ici a quelque chose d'illusoire.

Chaque fois que je reviens ici, les fontaines jouets me séduisent et je retrouve la même joie à déambuler sous les arcades dans cette rue où le soleil découpe les pignons sur notre gauche avec la précision d'un clair de lune. Nous sommes presque seuls, Jean, Eric et moi, à cette heure où tout le monde déjeune ; parfois il faut enjamber les

chiens qui dorment devant les boutiques, du côté ombreux, là où une fraîcheur de cave ferait presque frissonner.

Sur la cathédrale des échafaudages montent à l'assaut du ciel, enveloppant l'énorme masse dans cet emballage de bâches et de poutres qui met au-dessus des villes un air de moyen-âge, comme si personne n'avait vu l'œuvre finie et qu'on la cachait encore pour le premier jour de fête.

BERGEN

Les maisons de bois font penser à celles qu'on voit dans les plus vieilles des villes américaines, avec des façades ornées de fausses colonnes à chapiteaux en feuilles d'acanthé. La maison hanséatique, petite demeure noire et sinistre dont certaines pièces donneraient le cauchemar s'il fallait passer la nuit, en particulier la chambre des apprentis. Jamais une femme ne pénétrait dans cette pièce. Une fenêtre intérieure au-dessus des lits permettait à la domestique de les mettre en ordre sans s'aventurer entre ces murs : elle se tenait soit dans l'escalier, soit dans une pièce voisine, et penchée en avant, tirait sur les draps et les couvertures. Singulière maison. Les marchands d'Allemagne, nous dit-on, ne se mariaient pas. Au-dessus du lit d'un de ces marchands, une grossière peinture représente une femme, point de départ, sans doute, de bien des rêves. Une corde armée de clous pour châtier les apprentis qui rentraient en retard. Peu de fenêtres sur la rue. On dormait dans des placards.

A Bergen, ce matin. J'y étais en 1928 avec Robert, en juillet, et c'est un souvenir heureux. Eric était enchanté comme moi par cette ville aux maisons de bois peintes en couleurs douces, vert clair, gris pâle, bleu azur, qui sont comme le reflet de l'apparente innocence des habitants — je dis apparente sans ironie, je dis ce que je vois. Des têtes d'anges dans les rues vous regardent avec une sérénité pleine de bienveillance. J'avais la même impression il y cinquante

ans. La triste sexualité semble absente. C'est à mon sens la plus belle race de l'Occident sous le rapport physique avec cette particularité que l'idée de provoquer le désir ne paraît pas l'effleurer. La chair doit parler ici comme ailleurs, mais le vice non. C'est ainsi que je le vois.

Le musée hanséatique est un lieu d'horreur. La maison est petite et sombre, avec des boiseries brunes et des escaliers raides comme des échelles et de petites pièces obscures où on sent errer encore des souvenirs de terreur. Les apprentis dormaient dans des lits trop courts au fond de placards sur les portes intérieures desquelles étaient peintes des sirènes. Les désobéissants, les retardataires étaient punis à coup de corde nouée. Une vitrine garde pieusement l'objet : la corde n'a guère plus de quarante centimètres, elle est tressée, épaisse et dure, et se termine par un nœud marin.

Cette maison hanséatique est un parfait petit enfer. Dans une salle cependant, basse de plafond et éclairée, mal, par de grandes baies à carreaux étroits, j'aperçois sur un meuble imposant un grand et gros volume épais et d'aspect vénérable. La Bible sans doute, car nous sommes chez Luther. Mais non, c'est un monumental livre de comptes.

Promenade en ville, les maisons peintes ont l'air de sourire de bonheur. Des enfants fort beaux s'amuse à grimper sur un formidable animal préhistorique, tout en bois. On lui monte sur le dos et on défie le monde. Au milieu d'une place, un grand Christ en croix, en fer forgé, posé presque au ras du sol, très réaliste et très émouvant. La cathédrale du moyen âge, confisquée par la Réforme, a beaucoup de dignité, l'autel est celui des vieilles églises catholiques et la table de communion en cercle est entourée dans le bas d'un rebord de cuir jaune qui suppose qu'on reçoit la communion à genoux. J'ai peu d'affinités pour le luthéranisme, mais il conserve loyalement le souvenir de ses origines romaines. La décence y est parfaite et la beauté indéniable.

Sur le port, le marché aux poissons. La mer a jeté là ses entrailles. Le gris et le rose dominant sur ces grands étals qui font penser à ceux des bouchers, avec les taches de sang sur des mâchoires ou le long de ventres ouverts. Mais le sang qui vient de la mer est d'une couleur plus froide. De gros poissons hérissés d'une barbe d'écaillés ouvrent des yeux et des bouches féroces sur les passants, comme des acteurs de nô jouant les samourais. Les saumons, les plies, les



En regardant longtemps certains paysages, il m'arrive de faire surgir quelque part au fond de ma mémoire des souvenirs qui me viennent je ne sais d'où. Ce pouvoir, je l'ai toujours eu. Il a enchanté mon enfance. Quelque chose, mais très peu, en est passé dans mes livres. Ce sont des souvenirs, qui sont au-delà des vrais souvenirs, ceux qu'on situe, ceux qu'on date, mais comment exprimer quelque chose d'aussi secret ? Plus on en parle, plus le mystère augmente.

Quand j'étais enfant, j'écoutais ma sœur me jouer des pages de Schumann, et il y en avait une dont le titre me plaisait presque autant que la musique : *Des pays lointains*. Plus tard, j'inventai une espèce de géographie des pays lointains.

(...)

Les villes qui sont ici sont « mes » villes : je l'entends comme étant les villes telles que je les ai découvertes et qu'elles sont restées pour moi. D'autres les verront selon leur humeur ; car c'est un des charmes de notre terre d'offrir à chacun de nous ce que son cœur cherche obscurément.

JULIEN GREEN,
de l'Académie Française



LITTÉRATURE
EDITIONS DE LA DIFFÉRENCE/BIRR

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

